

Extraits de

*Mon voyage au Venezuela du 19 juillet au 9 août 1984*

Le Vénézuéla est un grand pays (deux fois la France) aux paysages très différents. Les montagnes avec les Andes, les steppes désertiques ou verdoyantes, la forêt amazonienne, les paysages côtiers, et j'en passe. Dans l'ensemble le pays est très montagneux.

C'est un pays aussi plein de contrastes. D'un côté : la richesse, le progrès, le modernisme. Et d'un autre : la pauvreté, l'archaïsme. Là où les contrastes m'ont le plus frappé c'est à Caracas, la capitale vénézuélienne. Mais j'y reviendrai un peu plus loin.

C'est un peu aussi les USA d'Amérique du Sud. Le mode de vie vénézuélien est calqué sur celui des USA. Ils sont partout : on roule US, on consomme US, on mange US, on boit US, même les sports sont US, excepté les corridas.

Là-bas la population se concentre principalement sur les axes routiers et dans les villes. En dehors, il n'y a plus beaucoup de signes de vie.

En somme le Vénézuéla est un pays qui se développe grâce au pétrole. Il essaie de copier le modèle américain. Sorti de l'industrie pétrolière et de l'industrie tout court, il y a beaucoup à faire, surtout du point de vue agricole. La campagne vénézuélienne est inexploitée alors qu'il y a des possibilités immenses.

Le tourisme est presque inexistant là-bas. Sorti des grandes affiches publicitaires il n'y a plus rien. Il est très difficile d'avoir des renseignements sur les choses à voir, sur les endroits où l'on peut coucher, sur les tarifs, les moyens de transports réguliers ou occasionnels. Bref il n'y a rien. On doit procéder par initiative. Quelques sites bénéficient d'une structure touristique mais il faut avoir de l'argent pour s'y rendre. L'avion, l'hôtel luxueux et les visites guidées, ce n'était pas pour nous.

Pour connaître le pays, il faut utiliser les moyens de « monsieur tout le monde » ou presque, puisque ce sont surtout les classes sociales moyennes et plutôt pauvres qui utilisent le bus. Les plus riches utilisant leurs voitures. Prendre le bus est plus piquant, plus intéressant pour découvrir les gens, les régions et la suite des événements me le confirmera. C'est comme partir à l'aventure.

Là-bas le bitume est roi (l'essence n'est pas chère : 60 centimes le litre). Tous les transports en commun se font donc par bus. Le réseau routier n'est pas étendu et est insuffisant. Cependant, les routes sont assez bien entretenues et sont du style US : larges, longues et infiniment droites ! Comme aux USA, la vie sur la route est très développée. Comme on met beaucoup de temps pour aller d'un point à un autre, les routes sont particulièrement bien aménagées. Elles foisonnent d'aires de repos, où l'on trouve des magasins, restaurants, snacks. De nuit comme de jour le trafic est très intense : cela m'a beaucoup étonné de voir autant de monde vivre et travailler la nuit !

Les départs de bus se font dans les terminaux de chaque ville. Ils ne sont pas très fréquents et le choix des destinations est très réduit.

J'ai dormi trois fois dans des terminaux. Ils sont surveillés 24h/24 par des policiers armés jusqu'aux dents. On est un peu rassuré de les voir quand les terminaux sont déserts et où n'importe qui circule. C'est souvent angoissant.

*Avec David, nous faisons alors des « tours de garde » : l'un dormait pendant que l'autre surveillait.\**

C'est sur les voyages en bus que j'ai le plus d'anecdotes à raconter vu qu'ils ont occupé beaucoup de mon temps. Par exemple il y a beaucoup de barrages de police et de contrôles. C'est régulier la nuit et très fréquent le jour. Arrivé à un poste, le car est arrêté. Un policier monte et contrôle les identités. J'ai appris qu'ils recherchaient des jeunes de dix-huit ans qui n'avaient pas fait leur service militaire. On les faisait alors descendre et on les envoyait à l'armée. Il arrive parfois que tout le monde descende avec ses bagages pour une fouille. Pour chercher quoi ? Parfois la police cherche des terroristes ou autre chose.

Une fois, en bus entre Ciudad Guyana et Caracas le car est sorti de la route ! Heureusement qu'il y a avait un talus sinon Dieu seul sait où je serais actuellement. Quelle frousse !

Après cette présentation, passons au voyage qui commence, bien sûr, à Caracas.

La capitale du Vénézuéla se trouve à neuf cents mètres d'altitude, ce qui réhausse beaucoup les montagnes alentours. C'est une ville de trois millions d'habitants qui se veut moderne. On n'hésite pas sur les moyens et on y a installé un métro (implanté par la France). On y a construit beaucoup de gratte-ciel et buildings imposants. Il y a beaucoup d'activités commerciales et administratives. On y trouve plein de magasins et de centres commerciaux.

Caracas, surtout le centre, est une très belle ville animée mais où les contrastes frappent. On y voit beaucoup de misère : des mendiants, des tas de cireurs de chaussures, de petits marchands de glaces, des tas de camelots. À la périphérie du centre-ville et des quartiers pauvres, c'est encore plus impressionnant. Il est dans ces lieux plus que fréquent de voir côte à côte des buildings modernes et des bidonvilles. Il m'est arrivé de voir un building bâti à la bordure d'un bidonville !

Pour une ville qui se dit moderne, Caracas est sale. Ce n'est pas très joli.

Ce qui choque aussi là-bas, c'est la multitude de policiers, de militaires et de vigiles en armes. On peut être contrôlé à n'importe quel moment. C'est très impressionnant de voir à chaque coin de rue ou chaque édifice public, un policier mitraillette en main, pistolet à la ceinture. On se croirait dans un feuilleton policier américain. Lorsqu'on voit tout ça, on se dit que l'atmosphère de ce pays n'est pas très saine. Ce qui est vrai. Même si la présence des policiers rassure. Tout cela se passe de jour.

\* Mots d'aujourd'hui

La nuit c'est tout autre chose. Les rues de Caracas se vident, les gens se réfugient chez eux ; il faut voir là-bas comment les portes et les fenêtres des magasins sont barricadées par des grilles métalliques ou des ferrures. Seules restent dans les rues : la pègre et la police.

Ce qui frappe encore dans cette ville c'est la quantité de snacks. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le hamburger n'y est pas roi. Au Vénézuéla l'arépas est la spécialité du pays. C'est une galette à base de farine de maïs que l'on coupe en deux dans son diamètre le plus grand et que l'on garnit d'un tas d'aliments : poulet, viande hachée, omelette, macédoine, etc. Tout ce qui est comestible y passe.

Une fois Caracas visitée il ne nous reste plus qu'à visiter le pays : vaste programme !

[ ... ]

Alors Mérida c'est autre chose ! Différent de tout ce que j'avais vu auparavant. D'abord c'est là que commencent vraiment les Andes. Que dire sinon que c'est ce qu'il y a de mieux à visiter au Vénézuéla, après Caracas.

La ville est située dans une vallée grandiose. En arrivant de Barquisimeto on a traversé un décor parfois plat, parfois vallonné mais toujours luxuriant en végétation. On atteint les Andes, puis on remonte la grande et magnifique vallée au fond de laquelle coule un torrent. Deux chaînes de montagnes aux flancs très abruptes l'entourent et sur lesquels sont accrochés seulement quelques cactus. Quelle surprise de passer aussi rapidement d'un univers verdoyant à un univers exceptionnellement sec et aride !

L'attraction principale de Mérida est son téléphérique. Beaucoup de villes en possèdent un mais alors pourquoi celui-ci est-il spécial ? C'est tout simplement le plus haut et le plus long du monde ! Il a une longueur de 12,5 km pour un dénivelé de 3188 m. Ce téléphérique part de 1577 m et monte jusqu'à 4765 m, soit à quarante-deux mètres près, la hauteur du Mont Blanc.

Pour le prendre il faut réserver la veille et il est préférable de partir le matin vers 8 h 30. C'est à ce moment qu'on a le plus de chance d'arriver au sommet par temps dégagé. Et c'est ce qui m'a permis durant toute la montée d'admirer sans en perdre une miette ou presque le paysage grandiose qui apparaissait sous mes yeux.

La montée est divisée en quatre stations dans lesquelles on change chaque fois de ligne. Du départ jusqu'à la première (2436 m) j'ai vu diminuer Mérida à une vitesse vertigineuse. Mon attention ne se concentrait pas uniquement sur la ville en bas, mais aussi sur les cimes lointaines et la végétation presque alpestre : marguerites, bruyères, sortes de genêts et bien d'autres plantes de montagne.

Les stations se sont succédé avec devant moi ce panorama qui devenait de plus en plus grandiose. Mérida s'éclipse et je commence à voir les parois rocheuses des montagnes. Finie la végétation verdoyante, je ne vois plus que des touffes d'herbes de temps à autre. Si je ne vois plus Mérida, la vallée est bien visible et les montagnes alentours avec leurs crêtes donnent une dimension surnaturelle au paysage. La troisième station passée, ce n'est plus que

roches, petits lacs, bancs de nuages et le Pic de Bolivar qui se dresse. Ce dernier tronçon est plus pentu que les autres. Déjà la neige éternelle apparaît, puis je surplombe les sommets de montagnes avec toujours à ma gauche ce Pic Bolivar qui n'en finit plus de monter. Enfin on arrive à la dernière station. On est alors à 4765 m.

Lorsque l'on sort de la cabine on est tout d'abord surpris par le froid et le vent. Juste après c'est l'altitude qui fait bourdonner les oreilles. C'est le Pic Bolivar avec ses 5007 m et deux autres sommets qui culminent à plus de 4900 m qui attirent mon premier regard. Tout est recouvert par les neiges éternelles. Dès que j'ai posé le pied à terre, je me suis précipité un peu partout pour faire beaucoup de diapositives. Et puis j'ai joué avec la neige. Pour beaucoup cela paraît rien du tout, mais après quinze mois de Martinique on voit la chose autrement. J'ai pris une overdose d'images superbes et inoubliables. J'avais devant moi une mer de nuages qui recouvrait tout jusqu'à l'horizon. Quelques fois y apparaissait la crête d'un sommet. C'était formidable.

Au bout d'un moment la respiration s'est faite plus pénible et les oreilles bourdonnaient toujours. Alors je suis allé reprendre des forces avec un chocolat chaud pris à la station. Remis d'aplomb, j'ai regardé une dernière fois le paysage enchanteur et rejoint le téléphérique pour la descente.

À cet instant prend fin l'un des moments les plus importants de ma vie. Un événement unique dans une vie ; à moins que je fasse le Mont Blanc ou l'Everest par la face Nord. Même si on ne rencontre aucune difficulté pour y monter, l'altitude est quand même là. J'ai bien conscience qu'il ne s'agisse pas d'un exploit mais on peut quand même être fier d'avoir marché si haut !

Après les merveilles de Mérida, j'ai continué mon chemin : direction la Colombie.